CRITIQUE, festival. LA CÔTE SAINT-ANDRE, Festival Berlioz, le 28 août 2024. Orchestre Français des Jeunes / Elisabeth Leonskaja (piano), Kristiina Poska (direction).

Bruno Messina a tenu à placer la nouvelle édition du Festival Berlioz sous le signe de la jeunesse, avec comme titre général "Une Jeunesse européenne", une appellation qui a tenu toute ses promesses – en cette soirée du 28 août – qui se déroulait dans la cours du Château Louis XI et qui mettait à l'affiche l'Orchestre Français de Jeunes, placé sous la direction de leur (jeune et nouvelle) cheffe : Kristiina Poska. Et comme soliste, pas une jeune fille mais une grande dame, et en l'occurrence rien moins qu'une légende du piano mondial : la pianiste russo-autrichienne Elisabeth Leonskaja (née en 1945). Après l'avoir admirée au Festival de Pâques d'Aix-en-Provence, en avril dernier (en récital solo), puis à Lisbonne deux mois plus tard (toujours en récital), c'est donc cette fois accompagnée d'une formation symphonique que nous la retrouvons. Car

c’est une édition 2024 plus (pour pas dire essentiellement…) symphonique que lyrique qu’a voulu son fringant directeur, qui nous a promis cependant une place plus importante accordée à la voix et à l’opéra sur la prochaine édition, à l’été 2025.



Après le « tour de chauffe » tout berliozien que constitue l’exécution de l’*Ouverture* de *Benvenuto Cellini*, un rien sage pour un ouvrage aussi coloré et pétaradant, c’est le *Deuxième Concerto pour piano* de **Piotr Ilitch Tchaïkovski**, autrement rare que le *Premier* (lui très souvent donné…), que le public était invité à écouter, sous la battue de la cheffe estonienne et sous les doigts infinis de Mme Leonskaja. Fidèle à son image (si sa consoeur Martha Argerich n’avait pas acquise

avant elle son patronyme de “*lionne*”, voilà une image qui lui aurait bien sied !),la pianiste s’engouffre dans la partition de Tchaïkovski avec un jeu percussif parfaitement adapté, dans lequel elle enflamme l’*Allegro brillante* d’entrée de jeu. Mais si l’interprétation est irréprochable, de même du côté d’un orchestre répondant à la perfection à toutes les injonctions de sa cheffe, avouons que l’ouvrage apparaît comme singulièrement déséquilibrée. Ainsi, le *Finale* est significativement plus bref que les deux premiers mouvements, eux-mêmes d’intérêt plutôt inégal, entre clinquant et grands élans, tendresse et auto-parodie. **Elisabeth Leonskaja** ne s’y montre pas moins royale, et éblouit et fait fondre ensuite le public en donnant, en *bis*, une mémorable « *Plus que lente* » de **Claude Debussy**.

Bien plus intéressante s’avère la seconde partie du concert qui donne à entendre la fameuse *Troisième Symphonie* (dite “*Rhénane*”) de **Robert Schumann**. Créée en février 1851, la partition s’écoule comme un fleuve impétueux, riche en images et en couleurs qui affirme encore et toujours, un esprit rageur et combatif. Les indications en allemand soulignent la germanité du plan d’ensemble dont la vitalité revisite Mendelssohn, et l’ambition structurelle, le maître à tous : Beethoven. Paysages d’Allemagne honorés et brossés avec panache et lyrisme depuis les rives du Rhin, la *Rhénane* s’affirme ici – sous l’impulsion de la jeune formation enthousiaste et enthousiasmante – par son souffle suggestif. En particulier dans le *Scherzo* : la houle généreuse des violoncelles, aux crêtes soulignées par les flûtes, y évoque (selon Schumann lui-même) une « *matinée sur le Rhin* », comme l’indique le superbe contre-chant des cors dialoguant avec les hautbois aux couleurs élégantes dont l’activité gagne les cordes. Le *Nicht schnell* baigne dans une tranquillité pastorale qui met en lumière le très beau dialogue dans l’exposition des pupitres entre eux, surtout cordes et vents. Mais le point d’orgue de la *Rhénane* demeure sans conteste le 3ème épisode « *Feierlich » (maestoso)*, dans lequel Schumann

inscrit comme un emblème la grave noblesse et la solennité majestueuse de l'ensemble. L'ampleur Beethovénienne de l'écriture impose une conscience élargie, comme foudroyée… Le caractère du mouvement est celui d'un anéantissement, aboutissement d'un repli dépressif et exténué… avant que ne retentissent, comme l'indice d'un salut recouvré, les accents haletants, dansants, irrépressibles du *Lebahf*t final.

Et c'est un triomphe bien légitime que reçoivent tous les artisans de cette belle soirée symphonique ! Vive la Jeunesse et… l'ETERNELLE jeunesse de Mme Leonskaya !…

_____

CRITIQUE, festival. La Côte Saint-André, Festival Berlioz, le 28 août 2024. Orchestre Français des Jeunes / Elisabeth Leonskaja (piano), Kristiina Poska (direction). Photos (c) Bruno Moussier.

VIDEO : Elisabeth Leonskaja interpète l'*Andantino* de la *Sonate D. 959* de Franz Schubert

---

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosses

Festspielhaus, le 29 août 2024. MOZART : Don Giovanni. D. Luciano, F. Lombardi, J. Prégardien, N. Pavlova, D. Ulyanov … Romeo Castellucci / Teodor Currentzis.

Dans ce ***Don Giovanni*** mis en scène par **Romeo Castellucci** au **Festival de Salzbourg**, la venue d'artistes prétendument associés au président russe Vladimir Poutine est controversée. Mais la réaction du public ne l'indique cependant pas lorsque **Teodor Currentzis** vient saluer, à la tête de son **Utopia Orchestra**. Le chef d'orchestre grec, audacieux et vif, offre une soirée de pure pyrotechnie orchestrale, et de véritables vagues sonores remplissent le vaste auditorium du *Grosses Festspielhaus*. Les instrumentistes disposent de beaucoup d'espace pour jouer, et les chanteurs sont traités comme des joyaux d'exception, capables de briller.



L'opulence est synonyme de Salzbourg. Cela ressort à la fois de la direction d'orchestre de Currentzis et de l'extravagance théâtrale du metteur en scène Romeo Castellucci. Ses choix théâtraux sont complexes et difficiles à comprendre pleinement, instant après instant, qu'il s'agisse de la descente en douceur d'une voiture sur scène ou du piano à queue qui s'écrase, plus tard, sur le plateau.

Ici, non seulement le ténor doit vraiment jouer Don Ottavio comme un personnage falot, mais il doit aussi porter des tenues folles. La théâtralité excessive de Castellucci comprend de nombreuses scènes étranges, comme le démantèlement d'une église. Une autre montre le chœur composé de personnages fantomatiques, agitant leurs cheveux comme des sorcières démoniaques. L'homme de théâtre intègre également dans sa mise en scène des animaux vivants, notamment une chèvre, de nombreux chiens et un rat ! Je crois qu'il y a aussi un chat en peluche. Don Giovanni se transforme en statue à la fin, pendant qu'il chante son propre air final, synchronisé avec la voix du Commendatore.

La sexualité très présente dans l'ouvrage est particulièrement soulignée, avec par exemple ces deux marionnettes qui font l'amour, une Zerlina ligotée, ou encore deux photocopieuses copulant électroniquement ! L'accent est cependant mis sur l'émotion et la pureté des personnages féminins en quête de vengeance. **Federica Lombardi** est fascinante dans le rôle de Donna Elvira. Elle est convaincante, équilibrant son désir de vengeance avec sa volonté d'accepter un amant repentant. Le point culminant des représentations est le chant spectaculaire de **Nadezhda Pavlova**, dans le rôle de Donna Anna, chanteuse dotée d'une voix puissante et d'aigus brillants, d'une grande expressivité. Elle a une présence scénique à la fois vocale et dramatique.

L'opulence de Salzbourg permet à un grand nombre de femmes (actrices) de monter sur scène. Soit elles sont vêtues de mousseline rose, soit elles se déshabillent jusqu'à paraître en sous-vêtements. Je n'ai pas pu compter, mais apparemment il y a environ 150 femmes sur scène ! **Davide Luciano** interprète un Don Giovanni extrêmement masculin, vocalement puissant, mais manquant un peu d'élégance, notamment dans les scènes de séduction intimes. Il y a aussi un manque d'alchimie entre le maître et son serviteur Leporello. Et ce malgré le rôle joué avec vigueur par le chanteur américain **Kyle Ketelson**. **Julian**

Prégardien mérite des éloges pour être capable de si bien chanter alors qu'il est habillé de manière aussi ridicule. Il chante avec une clarté cristalline les deux superbes airs de Don Ottavio. On ne voit pas le Commendatore dans le finale, mais **Dmitry Ulyanov** chante avec sonorité et présence. S'agit-il simplement ici d'une œuvre d'hyperbole théâtrale et d'une étude d'art conceptuel ? Mais ce n'est pas vraiment important, puisque les chanteurs et l'orchestre eux, sont d'une superbe qualité.

_____

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosses Festspielhaus, le 29 août 2024. MOZART : Don Giovanni. D. Luciano, F. Lombardi, J. Prégardien, N. Pavlova, D. Ulyanov … Romeo Castellucci / Teodor Currentzis. Photos (c) Monika Ritterhaus.

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosses Festspielhaus, le 27 août 2024. OFFENBACH : Les Contes

d’Hoffmann. B. Bernheim, K. Lewek, K. Lindsey, C. Van Horn … Mariame Clément / Marc Minkowski.

Le plaisir du concept a orienté l’approche de la metteure en scène française **Mariame Clément**, pour ces ***Contes d’Hoffman*** de **Jacques Offenbach** au prestigieux **Festival de Salzbourg**. Elle choisit ainsi de faire d’Hoffmann un réalisateur de films, alcoolique et déchu, faisant défiler des bobines de son œuvre avec les femmes dont il était désastreusement tombé amoureux. A la fin, il est révélé qu’elles sont toutes des incarnations de Stella. Les trois histoires sont ensuite racontées alors que lui est en train de diriger trois films, ce qui permet une certaine continuité dramatique. La production s’ouvre et se ferme avec Hoffmann montré comme un clochard poussant son caddie de courses plein de bric-à-brac, incluant une caméra et les bobines de ses trois films.



Stella et les trois femmes qui sont les stars de chacune des histoires, sont toutes chantées ici par la soprano polonaise **Kathryn Lewek**. Dans chacune des quatre femmes, Lewek excelle, montrant que sa légèreté vocale répond à une vraie présence dramatique. Avec une scène aussi vaste que le *Grosses Festspielhaus* de Salzbourg, un metteur en scène peut se faire plaisir, et la scénographie se présente comme un décor de studio de cinéma, pour basculer vers les lieux d'un studio pour un véritable tournage. Intelligemment, les scènes de chœur sont largement des extraits cinématographiques, "en costumes", tirés de différents films (films de cowboys, de l'antiquité romaine, avec des aristocrates de l'âge baroque, ou encore des astronautes). Les employés du studio s'assoient par terre pour voir les trois histoires projetées, pendant que Hoffman malmène son caddie…

Les trois histoires avec Olympia, Antonia et Giulietta sont

montrées comme des manifestations de la même femme, et cela est mis en exergue à la fin, lorsque Lewek apparaît en portant des parties de costumes de chacun de ses personnages. Le moment le plus divertissant ?… quand Olympia, la poupée mécanique, est transformée en fille faisant éclater un *chewing-gum*, dans un film de science-fiction de séries B. Cette scène lui permet de montrer qu'elle possède à la fois une colorature claire et sûre, ainsi qu'une vraie facilité à atteindre le registre plus bas. Les autres incarnations sont moins intéressantes. Normalement, la Muse / Nicklausse a pour tâche de persuader Hoffman de rejeter toutes autres formes d'amour pour la poésie, mais ce n'est pas ce que fait ici la mezzo à la voix de miel, **Kate Lindsey.**

Le ténor français **Benjamin Bernheim** est idéal pour le concept théâtral qui lui demande de se transformer en *hipster* des années 70, puis contemporain. Cela est largement réussi grâce à sa coupe de cheveux et de ses jeans. Ses allures de "*boy next door*" lui permettent de rentrer dans le personnage, et sa voix lumineuse et attirante de ténor lyrique donne pleinement vie au personnage de Hoffman. C'est un rôle qui lui permet de montrer toute son aisance vocale. De son côté, le baryton **Christian Van Horn** joue délicieusement la comédie dans les parties Lindorf / Coppélius / Dr Miracle / Dapertutto. Ce sont toutes des manifestations de la Nemesis d'Hoffman, et l'idée qu'il vole ainsi l'âme du réalisateur en capturant son image, fait parfaitement sens.

La partition, et notamment la fameuse barcarolle, est sensuellement jouée par l'**Orchestre Philharmonique de Vienne** sous la direction du chef Français **Marc Minkowski**. Son adoration pour la partition d'Offenbach est évidente, mais sa relation avec ses chanteurs / acteurs l'était moins, avec un certain déséquilibre dans le déroulement de l'œuvre.

CRITIQUE, festival. SALZBOURG, Grosse Festspielhaus, le 27 août 2024. OFFENBACH: Les Contes d'Hoffmann. B. Bernheim, K. Lewek, K. Lindsey, C. Van Horn… Mariame Clément / Marc Minkowski. Photos (c) Monika Ritterhaus.

CRITIQUE, festival. 33ème Festival SINFONIA EN PERIGORD, Château de Jumilhac, le 19 août 2024. Henry PURCELL : « Mad songs, music for a while ». C. Mutel, P. Figuier, G. Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d'Hérin.

Repris par le chef et claveciniste Sébastien d'Hérin des mains de David Théodoridès (parti diriger le Festival de Saintes) en 2021, le Festival Sinfonia en Périgord se déroule du 19 au

29 août à Périgueux et ses alentours. Particularité de cette 33ème édition, le festival se scinde cette année en deux, avec une partie “*off*”, décentrée dans les églises et châteaux du département de la Dordogne (du 19 au 21), puis d’une partie “*in*”, recentrée sur ses lieux historiques que sont le Théâtre de Périgueux et la voisine Abbaye de Chancelade (du 22 au 29). Sébastien d’Hérin a ainsi conçu, comme pour ses trois premiers mandats, une programmation de qualité qui embrasse tous les aspects de la musique baroque et qui permet de découvrir, en musique, le riche patrimoine du Périgord. Et cette année encore, sur un temps par ailleurs plus long que de coutume (10 jours au lieu d’une semaine… quand partout ailleurs la durée des festivals se réduit comme peau de chagrin…), une attention particulière est portée aux jeunes ensembles et à la découverte de nouveaux talents.



Et c’est à la journée d’ouverture du festival que nous avons eu la chance d’assister, en ce lundi 19 août, dans la salle d’honneur du superbe **Château de Jumilhac**, dans le nord du département (aux portes de la Creuse et de la Haute-Vienne). Un premier concert (auquel nous ne sommes malheureusement pas arrivés à temps…), dans l’après-midi, mettait à l’honneur des *Cantates* de Georg Friedrich Haendel, puis c’était, le soir venu, son prédécesseur comme grand pourvoyeur de musique à Londres qui était mis en avant, “*l’Orpheus britannicus*”, c’est-à-dire… **Henry Purcell** ! Et c’est *pot-pourri* de ses oeuvres vocales et instrumentales les plus célèbres qui est donné ici à entendre, en compagnie de l’ensemble **Les Nouveaux Caractères**, fondés par **Sébastien d’Hérin** et **Caroline Mutel** en 2006, cette dernière étant également l’une des trois solistes de la soirée, aux côtés des jeunes et talentueux contre-ténor

Paul Figuier et baryton **Guillaume Andrieux**.

Intitulée "*Mad songs, Music for a while*", le concert d'une durée d'une heure et demi (donné sans entracte) donne ainsi à entendre tous les plus fameux airs des masques et opéras de Henry Purcell, et débute par l'étrange pièce "*Of all the instruments*", dans laquelle les trois solistes parodient le son d'instruments de musique, en se répondant les uns aux autres. Suit un "*mask*" extrait de *Timon d'Athènes*, avant le duo "*Let us leave*" tiré de *The Fairy Queen*. Nous ne citerons pas la trentaine de morceaux retenus ici, cela serait fastidieux, d'autant que nul réel lien logique ne les relie, et l'on passe ainsi ensuite de la *symphonie* introductive de *King Arthur* à la "*Danse des sorcières*" extraite de *Didon et Enée*, pour enchaîner sur des extraits de la superbe "*Ode à Sainte-Cécile*". Le jeune contre-ténor **Paul Figuier,** qui nous avait enthousiasmé quelques mois plus tôt à Toulon dans le rôle des Nourrices du *Couronnement de Poppée*, brille à nouveau dans cette même *Ode* (« *Tis Nature's voice*«), où son beau timbre et sa voix bien placée font merveille. **Guillaume Andrieux** a, de son côté, l'air "*Wondrous machine*" (dans le même ouvrage) pour pavaner son beau registre grave (et ses talents de comédiens), tandis que la soprano **Caroline Mutel** profite de l'air "*The plaint*" (extrait de *The Fairy Queen)* pour faire fondre les coeurs, dans cette complainte déchirante à souhait. Souvent réunis en trio, les trois chanteurs sont rejoints par les instrumentistes dans le délicieux et réjouissant air conclusif "*One, two, three*".

Dirigés par **Sébastien d'Hérin** depuis son clavecin ou son orgue positif, les six instrumentistes des Nouveaux Caractères (**Armelle Cuny** et **Stéphan Dudermel** au violon, **Murielle Pfister** à l'alto, **Frédéric Baldassare** au violoncelle, **Florian Gazagne** à la flûte et au basson, et **Félix Leclerc** aux percussions se montrent excellents de bout en bout, et la riche cohorte de talents est bien exploitée pour varier couleurs et ambiances, ce qui s'avère plus que nécessaire pour maintenir l'attention

du public, dans un programme entièrement dédié au même compositeur !

Le Festival "*in*" a commencé hier (au Théâtre de Périgueux) par le célébrissime *Stabat Mater* de Pergolesi (avec **Raffaele Pe** et **Caroline Mutel** comme solistes), et se poursuit ce soir (même lieu) par le concert "*La Chambre des miroirs*" réunissant des musiques italiennes du XVIIème siècle avec l'Ensemble **I Gemelli** (nous avons assisté à ce concert en juin dernier aux Invalides). Il se poursuit, demain dimanche 25 août, avec les *Concertos Brandebourgeois* interprétés par le fameux ensemble **Café Zimmermann**. La suite du programme est consultable ici, mais si vous êtes dans la région, ne manquez surtout pas l'intégrale des *Sonates du rosaire* d'**Ignaz von Biber** par **Gli Ignoti/Amandine Beyer** à la fabuleuse Abbaye de Chancelade (mardi 27 août), ou encore le concert de clôture (jeudi 29 août) qui mettra sous les projecteurs le rare *oratorio* de **M. A. Ziani**, "*La Morte vinta*", par **Les Traversées baroques**, au Théâtre de Périgueux !

_____

CRITIQUE, festival. 33ème Festival SINFONIA EN PERIGORD, Château de Jumilhac, le 19 août 2024. Henry PURCELL : « Mad songs, music for a while ». C. Mutel, P. Figuier, G. Andrieux. Les Nouveaux Caractères / Sébastien d'Hérin. Photos (c) Emmanuel Andrieu.

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano).

Après un récital de Roberto Alagna en soirée d'ouverture le 15 août (et un concert 100% Beethoven par l'Orchestre Consuelo et son chef Victor Julien-Laferrière, le lendemain), dans la Vallée de l'Alzou, le Festival de Rocamadour regagnait ses murs historiques de la Basilique Saint-Sauveur, petite merveille architecturale du XIIIe siècle, à mi-chemin du château qui la surplombe et de la ville médiévale en contrebas. Et en cette anniversaire du centenaire de la disparition de Gabriel Fauré, Emmeran Rollin a tenu à lui rendre hommage en faisant venir un des piliers du festival occitan, le violoniste star Renaud Capuçon, accompagné ici du fidèle pianiste

Guillaume Bellom (nous les avions entendus en duo quatre jours plus tôt au Festival de Menton), auxquels se sont adjoints la (nouvelle) violoncelliste solo de l'Orchestre de Paris, Stéphanie Huang, et l'altiste Paul Zientera (ils ont enregistré ensemble un *e-disque* pour le label *Deutsche Grammophon*).



Nichés entre les deux énormes piliers qui soutiennent tout l'édifice roman (tandis que les quelque 450 spectateurs réunis les entourent à presque 360 degrés – et un second concert était ainsi prévu 2h après le premier pour répondre à la forte demande !…), ce sont **Renaud Capuçon** et **Guillaume Bellom** qui débute la soirée par une exécution de la transcription pour violon et piano d'*En prière* (1889), comme un hommage un lieu

fréquenté depuis près de sept siècles par les pèlerins en route pour St Jacques de Compostelle ! Suit le *Trio avec piano* (1923) qui est l'un des derniers *opus* du maître ariégeois, mort un an plus tard. Élégance du violon, délicatesse du piano, noblesse du violoncelle, autant de qualités individuelles conjuguées au service d'une lecture forte, généreuse et expressive, d'autant que les trois artistes rendent ici pleinement justice aux subtilités, à la poésie et à l'évanescence dont ce morceau est empli.

Après le court *solo* que constitue le fameux "*Après un rêve*" (1878), interprété par la violoncelliste, tout en délicatesse et émotion, les quatre amis se rassemblent sous les majestueuses voûtes de Saint-Sauveur pour la pièce principale du concert: le *Quatuor avec piano n°2 op. 45* (1886), beaucoup plus rare que le premier des deux quatuors de Fauré. D'emblée, les quatre musiciens parviennent à créer une véritable tension dramatique, palpable dans les deux premiers mouvements en particulier : *Allegro molto moderato* et *Allegro molto*. Les arpèges continus du piano nous installent dans une ambiance quelque peu angoissante, magnifiée cependant par de beaux élans lyriques. L'*Adagio* voit naître une prière envoûtante, secondée par quelques *pizzicati* parfaitement feutrés, qui succède au grave et répétitif motif d'un piano pour le moins sombre et menaçant. Les cordes jouent alors parfaitement l'éveil et gagnent progressivement en présence et en intensité. L'*Allegro molto* final résume la *maestria* déployée par les interprètes dans les mouvements précédents : un piano qui assume sa place centrale et autour duquel les cordes déroulent leur accords lyrique, quand elles ne se font pas discrètes… pour subitement pour laisser place à un déferlement pianistique. Techniquement très ardu, ce second *Quatuor* donne lieu à une démonstration de maîtrise et d'intelligence de la part des quatre amis qui fait tout le prix d'une soirée qui finit par un tonnerre d'applaudissements – non couronné d'un *bis…* le temps de pause étant ce soir restreint avant la seconde exécution du concert !

CRITIQUE, festival. 19ème Festival de Rocamadour, Basilique Saint-Sauveur, le 17 août 2024. G. FAURE : Musique de chambre. Renaud Capuçon (violon), Paul Zientara (alto), Stéphanie Huang (violoncelle) & Guillaume Bellom (piano). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Gautier Capuçon interprète « *Après un rêve* » de Gabriel Fauré

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Vallée de l'Alzou, le 15 août 2024. Airs d'Opéras et de Musique Sacrée. ROBERTO ALAGNA / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction).

Cette année, le 19ème Festival de Musique Sacrée de ROCAMADOUR et son directeur Emmeran Rollin ont choisi pour devise le thème générique de « L'Espérance » – et affiche plusieurs concerts-événements, dont le concert d'ouverture du jeudi 15 août qui, grâce au généreux soutien de l'indispensable mécène qu'est Madame Aline Foriel-Destezet, mettait à l'affiche rien moins que le plus célèbre des ténors français, Roberto Alagna, accompagné ici par l'Orchestre Consuelo (fondé en 2021 et dirigé par son chef-fondateur, le violoncelliste Victor Julien-Laferrière).



Et il fallait bien monter une scène dans la **Vallée de l'Alzou**, juste en contrebas de la fameuse Basilique Saint-Sauveur (qui

ne peut contenir que 450 personnes), pour accueillir **les 2000 fans de la star lyrique** ayant répondu présent à l'appel (un record absolu de spectateurs pour le festival occitan) !

Roberto Alagna – qui a soufflé ses 61 printemps quelques semaines plus tôt – est apparu dans une forme éblouissante, enchaînant pas moins de 12 airs d'opéras et de musique sacrée (6 de chaque, entrecoupés de seulement deux moments symphoniques), suivis de trois bis, pour une soirée excédant de ¾ d'heure la durée prévue (finissant à 23h au lieu des 22h15 annoncés…). Bref, une générosité qu'on lui connaît – du moins quand il est / se sent en forme, comme c'est le cas ce soir où le *tenorissimo* semble avoir mangé du lion ! Timbre solaire, *legato* velouté, grave solide, aigus toujours aussi puissants et élégants… et sans la moindre tension, comme c'est parfois le cas. Toutes les qualités du ténor apparaissent intactes dès le premier air qu'il entonne, un morceau qui lui tient à cœur car composé par son frère **David Alagna**, "*Non, je ne suis pas un impie*" tiré de son opéra *Le Dernier jour d'un condamné*.



Parmi les chevaux de bataille d'Alagna, il y a les trois airs qui suivent "*Rachel quand du Seigneur*", "*Ô Souverain, ô juge, ô père*", "*Seigneur, vois ma misère*" – tirés de "*La Juive*" de Halévy, du "*Cid*" de Massenet et de "*Samson et Dalila*" de Saint-Saëns), dans lesquels on goûte avec extase la parfaite et confondante diction car il y a toujours eu, chez lui, au-delà du plaisir de chanter, un authentique plaisir de dire. Et à l'issue de ces deux airs sublimes, qu'il travaille note à note avec des sons filés angéliques, des pianissimi de rêve ou des aigus puissamment projetés, ou encore un phrasé parfait, ils déchaînent des applaudissements amplement justifiés. C'est aussi un grand acteur (doublé ce soir d'un éminent pédagogue, car il tient à présenter lui-même tous les morceaux qu'il a retenus (avec autant de sérieux que d'humour mêlés).



Roberto Alagna, porté par la sainteté des lieux (les Rois les plus pieux sont passés à Rocamadour honorer Saint Amadour !), lui-même croyant, sait vivre tout ce qu'il chante de l'intérieur, comme dans son premier air "*Je ne suis pas un impie*", délivré comme en extase, les yeux levés au ciel, complètement habité…). C'est ainsi armé de sa foi qu'il s'adonne, en deuxième partie de soirée aux plus célèbres airs de musique sacrée, tels le "*Panis Angelicus*" de **César Franck**, « *L'Agnus Dei*" de **George Bizet** ou encore le célébrissime "*Ave Maria*" de **Franz Schubert**, qu'il susurre plus qu'il ne chante, terminant son chant extatique par un piano du plus bel effet, qui noue les gorges et bouleverse. Mais la fête n'est pas finie pour autant, et ce sont trois bis qui se succède, plus "joyeux", avec l'air "*Sognare*" écrit par Roberto Alagna lui-même, avant le chant "révolutionnaire" "*Bella ciao*", repris par les quelques 2000 spectateurs en frappant des mains, avant d'achever la soirée dans un registre très "chrétien", en se contentant de déclamer un "*Pater Noster*", dans une intense communion avec son public.

Un mot, pour conclure, sur la (jeune) phalange de ce soir, un **Orchestre Consuelo** lui aussi visiblement porté autant par les lieux que par les enjeux de la soirée, et qui se surpasse ici, sous la baguette précise et sensible au possible au possible du jeune **Victor Julien-Laferrière** (malgré une inévitable sonorisation qui peut parfois mettre à l'avantage certains pupitres plutôt que d'autres…), ce que l'on peut notamment goûter dans leurs deux moments "solo", d'une superbe qualité d'émotion : le *Prélude* de *La Traviata*, la *Barcarolle* issue des *Contes d'Hoffmann* et le non moins célèbre *Adagio* de Samuel Barber…

Une soirée dans les 2000 *happy few* réunis à Rocamadour se

souviendront sans nul doute longtemps !

_____

CRITIQUE, festival. 19ème FESTIVAL DE ROCAMADOUR, Vallée de l'Alzou, le 15 août 2024. Airs d'opéras et de musique sacrée. ROBERTO ALAGNA / Orchestre Consuelo / Victor Julien-Laferrière (direction). Photos (c) François Le Guen.

VIDEO : Roberto Algana chante l'air « *Ô Souverain,ô juge, ô père* » extrait du « Cid » de Massenet

---

CRITIQUE, festival. SAINT-TROPEZ, 49ème Festival des Nuits du Château de la Moutte, le 13 août 2024. Airs et Duos d'Opéras. Nadine SIERRA (soprano), Thomas HAMPSON (baryton), Vlad

Iftinca (piano).

C’est par un récital lyrique d’exception que se sont clôturées les 49èmes Nuits du Château de la Moutte, ce havre de paix et petit coin de paradis pourtant à quelques encablures du frénétique centre-ville de Saint-Tropez. Un écrin qui a accueilli, entre autres Liszt et Wagner, et qui nous rappelle l’histoire musicale ancienne qui s’y est développée et maintenue jusqu’à nos jours. Placé désormais sous la houlette artistique de Jean-Philippe Audoli, et grâce au généreux soutien de l’indispensable mécène qu’est Madame Aline Foriel-Destezet (bien évidemment présente), le festival accueillait rien moins que l’immense artiste qu’est le baryton américain Thomas Hampson, accompagnée d’une des plus belles et talentueuses soprano de notre époque, sa compatriote Nadine Sierra.



Sitôt fini leur premier duo, “*Rivolgete a lui lo sguardo*” extrait de *Cosi fan tutte* de Mozart, la jeune star du monde lyrique ne peut s’empêcher de prendre la parole (en anglais) pour se lancer dans un long et vibrant hommage à son mentor qui l’a récompensé d’un Premier prix lors d’un concours de chant alors qu’elle n’était qu’une étudiante, et qui l’a ensuite “pris sous son aile”, en lui proposant d’être sa “partenaire de chant”, comme ce soir, pour le plus grand bonheur d’un public de “*happy few*”, la cour du **Château de la Moutte** ne pouvant contenir qu’un parterre de 500 personnes. Très ému par les louanges de sa jeune protégée, le baryton s’esquive ensuite pour lui laisser toute la place, et c’est avec Mozart que se poursuit la soirée avec l’aria “*Deh vieni non tardar*”, détaillé ici avec tant de délicatesse et d’intelligence que le public succombe aisément et adresse à

Nadine Sierra un premier triomphe. C'est ensuite pour le duo "*Crudel perché finora*" qu'Hampson la rejoint, dans lequel la complicité des deux artistes – à renfort de force regards et mimiques – fait plaisir à voir (et entendre).



Puis Nadine Sierra s'élance, seule, dans les voltiges de l'air de Gounod "*Ah, je veux vivre*", qui s'avère un véritable instant de fraîcheur, juvénile et radieux, par ailleurs déclamé dans un français absolument parfait ! Une élocution de notre idiome que le baryton étasunien, mais on le sait depuis longtemps (!), maîtrise également à la perfection, comme il nous le prouve dans l'air d'Athanaël "*Ô visions fugitives*" (extrait de *Hérodiade* de Massenet), où son timbre reconnaissable entre tous et son pouvoir de séduction sont restés intactes, même si le registre aigu n'a plus l'éclat et la phénoménale puissance d'antan. L'acteur conserve également le même pouvoir de persuasion, cette noblesse et ce port aristocratique qu'il a toujours eus, et qui ne cesse de fasciner les spectateurs qui ont la chance de le voir et de l'écouter en "*live*". Las, des deux (sublimes) airs annoncés dans le programme ("*Depuis le jour*" extrait de *Louise* pour elle et "*C'est mon jour suprême*" tiré de *Don Carlos* pour lui), et c'est donc avec le duo Germont/Violetta Valéry ("*Madamigella Valéry*") dans *La Traviata* que s'achève la première partie de soirée. Nadine Sierra s'y montre impériale, capable vocalement d'évoquer le tragique et le sublime. Sa technique exceptionnelle et son tempérament passionné font d'elle une héroïne verdienne de haute volée, tandis que Thomas Hampson lui donne la réplique avec un legato souverain, bien qu'à court de souffle sur certaines fins de phrases. Mais le personnage est là, tout entier dans sa morgue d'abord, avant que le doute ne s'installe ensuite face à la grandeur d'âme de son

interlocutrice.



Après une pause dans la luxueuse palmeraie qui jouxte le château, où l'on peut se délecter (avec modération) des meilleurs rosés de la région dont les vignobles les plus réputés se trouvent dans les villages voisins de Cassin et Cogolin, c'est à un répertoire 100% américain que les deux stars lyriques convient le public très chic et international des Nuits du Château de la Moutte. Et c'est ainsi tous les tubes les plus célèbres des comédies musicales ou "*Songs*" américaines qui défilent les uns après les autres, entonnés en solo ou duo, tels …"*Kiss me Kate*" de Cole Porter, "*Somewhere over the rainbow*" (de Arlen) interprété en solo par l'excellent pianiste et accompagnateur qu'est le roumain **Vlad Iftinca**, ou encore le célébrissime duo extrait de "*West Side Story*" (quand bien même Hampson n'est pas ténor…), "*Tonight*", les duos étant tout autant dansés que chantés. Et après le fameux "*Summertime*" de Gershwin, délivrée par une Nadine Sierra comme extatique, c'est avec un bis, le sublime duo « *Heure exquise* » extrait de *La Veuve joyeuse* de Franz Lehar, que se conclue la soirée – instant magique qui voit les deux interprètent se lancer dans une valse tourbillonnante (photo ci-dessus) sous un ciel illuminé d'étoiles… dont les yeux des spectateurs étaient à cet instant emplis aussi !

CRITIQUE, festival. SAINT-TROPEZ, 49ème Festival des Nuits du Château de la Moutte, le 13 août 2024. Airs et Duos d'Opéras. Nadine SIERRA (soprano), Thomas HAMPSON (baryton), Vlad Iftinca (piano). Photos © Emmanuel Andrieu.

VIDEO : Nadine Sierra chante l'air « *E strano* » dans **La Traviata** de Verdi

---

CRITIQUE, festival. MENTON, 75ème Festival de Musique (Parvis de la Basilique St Michel), le 12 août 2024. BRAHMS / R. STRAUSS / MUSIQUES DE FILMS. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano).

Après une première semaine qui affichait notamment le pianiste turc Fazil Say (voir notre compte-rendu), le 75ème Festival de musique de Menton proposait – en guise de concert de clôture – un duo qui a fait ses preuves, Renaud Capuçon et Guillaume Bellom, dans un programme qui réunissait musiques "pointues" (le *Scherzo extrait de la Sonate FAE* de Johannes Brahms et la *Sonate op. 18* de Richard Strauss) dans une première partie, et les plus célèbres Musiques de films, dans une seconde. C'est là toute la volonté de pluralisme et de diversité affichée par le fringant directeur du festival provençal, Paul-Emmanuel Thomas, qui nous a accordé une interview à cette occasion.



Sur un **Parvis de la Basilique St Michel** rempli jusqu'à ras-bord (environ 500 spectateurs), et jusqu'aux quelques balcons où des *happy few* avaient la meilleure vue (et en plus gratuite !) sur la scène dressée devant la porte principale de la magnifique église mentonnaise, les deux compères ont débuté la soirée par une première partie "sérieuse", en interprétant d'abord le *Scherzo de la Sonate FAE* de Johannes Brahms. c'est peu dire que Brahms coule tout naturellement dans les veines du pianiste jeune pianiste français **Guillaume Bellom**, dans une complicité fusionnelle qui l'unit à son illustre aîné violoniste **Renaud Capuçon**, la même que celle que Brahms éprouvait à l'égard de son ami Joseph Joachim – dédicataire de la pièce jouée ici de manière aussi brillante qu'énergique. Suit la longue *Sonate op. 18* de Richard Strauss, une pièce que nous ne sommes pas habitués à entendre car le célèbre compositeur munichois n'a guère écrit pour le répertoire de la musique de chambre. Cette sonate dut ainsi attendre dix ans dans les tiroirs de l'auteur pour aboutir. Et si elle n'est pas souvent donnée, nos deux musiciens savent prendre ce risque, et bien que d'une écriture post romantique qui pourrait sembler anachronique par certains, avouons être restés sous le charme de la qualité d'exécution et de l'amitié artistique qui la porte ici.

En seconde partie, alors que le thermomètre affichait encore 28 degrés (à 22h30…), c'est à un répertoire que les deux hommes affectionnent qu'ils s'adonnent, les "tubes" du cinéma tels "*Les Temps modernes*" de Chaplin, "*Moon river*" de Mancini, "*La liste de Schindler*" de Spielberg, ou encore "*Cinema Paradiso*" d'Ennio Morricone (qu'ils reprendront en bis…). On connaît l'amour que porte le célèbre violoniste au 7ème Art (il y a consacré deux albums…), et c'est avec tout autant de ferveur amoureuse et d'âme qu'il s'adonne, avec son acolyte qui n'a pas l'air moins féru, à ce genre souvent "déclassé" et boudé par les artistes adeptes de "grande musique". Rien de tel ici, et les deux artistes redonnent leurs lettres de noblesse à cette musique qui ravit indéniablement le public

qui va jusqu’à taper des mains dans les morceaux les plus célèbres, encouragé par Renaud Capuçon lui-même, au terme d’une soirée d’une belle ferveur festive et populaire !

_____

CRITIQUE, festival. 75ème Festival de Musique de MENTON, Parvis de la Basilique St Michel, le 12 août 2024. Renaud Capuçon (violon), Guillaume Bellom (piano). Photos (c) Patrick Varotto / Ville de Menton.

VIDEO : Renaud Capuçon interprète le thème principal de « *Cinema paradiso* » d’Ennio Morricone

---

CRITIQUE, festival. 27ème FESTIVAL DURANCE LUBERON, le 10 août (Château de Mirabeau) & le 11 août (Place de l’Eglise de Lauris) 2024. AIRS, DUOS et TRIOS D’OPERAS

: Héloïse Mas (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Armelle Khourdoïan (soprano), Valentin Thill (ténor), Vladik Polionov (piano).

Pour la 27ème édition du Festival Durance Luberon, étalée du 2 au 17 août 2024, Luc Avrial (son directeur général) et Vladik Polionov (son conseiller artistique) ont concocté une programmation éclectique (opéra, récitals lyrique, jazz, musique du monde…) qui se déroule – comme à sa bonne habitude – dans « *les sites inspirés des villages et châteaux prestigieux* » de ce petit coin de paradis qu'est le (sud) Luberon. La programmation ne comprend qu'un seul titre lyrique cette année, donné en format dit « *de poche* », mais quel titre puisqu'il s'agit de « *l'opéra des opéras* », alias *Don Giovanni* (demain 16 août) ! De notre côté, nous avons eu la chance d'assister à deux récitals lyriques, les 10 et 11 août, qui mettaient tous deux à l'affiche la mezzo française Héloïse Mas, accompagnée de la soprano Armelle Khourdoïan et du baryton Florent Leroux-Roche le premier soir (puis du ténor varois Valentin Thill,

le second soir, voir plus bas…).



La soirée du 10 août se déroulait dans la cour du superbe **Château de Mirabeau**, demeure privée qui n'ouvre ses portes au public qu'une fois par an, à l'occasion du festival, et qui se révèle un lieu parfait pour un concert avec ses quatre murs renvoyant le son de manière équilibrée vers les quelques 450 spectateurs qui ont pu avoir un sésame (la soirée affichant complet !). En parfait maître de cérémonie, le protéiforme **Vladik Polionov** ne se contente pas d'accompagner les trois acolytes réunis pour ce récital d'airs, duos et trios tirés d'opéras de Mozart, Rossini, Verdi ou encore Offenbach, mais détaille chaque partie chantée (souvent avec force malice et clins d'oeil appuyés…), afin de capter l'attention d'un public qui n'est pas forcément « spécialiste » *de* l'univers lyrique.

Le concert débute par le trio "*Soave sia il vento*", extrait de ***Cosi fan tutte*** de **W. A. Mozart**, dans lequel **Héloïse Mas, Florent Leroux Roche** et **Armelle Khourdoïan** parviennent à unir leurs voix et délivrer avec émotion ce départ sans espoir de

retour qu'exprime l'*aria* mozartienne. Il se poursuit avec l'univers plus ludique et foutraque de **Gioacchino Rossini**, à travers l'air d'Isabella « *Cruda sorte* » (***L'Italiana in Algeri***) et du duo "*Dunque io son*" extrait du ***Barbier de Séville***. Dans le premier, **Héloïse Mas** ne manque pas d'impressionner par son sens de la dynamique, et l'on peut se réjouir d'entendre là une authentique voix de mezzo, à l'aise dans les deux extrêmes de sa tessiture, trouvant des effets comiques dans un grave toujours plein, jamais détimbré, et en n'escamotant aucune de ses coloratures. En duo avec le fringant **Florent Leroux-Roche** (qui chantera le rôle-titre de *Don Giovanni* demain soir…), **Armelle Khourdoïan** rivalise de charme et de drôlerie avec son compère, et l'on savoure tant la magnifique voix lyrique de la première que le superbe timbre du baryton marseillais, dont le registre grave est toujours source de frissons le long de l'échine. Appris le matin matin, et donc non prévu au programme (en reportant pour la seconde partie le fameux "*Erri tu*" verdien qu'il devait initialement délivrer), il s'attaque à l'un des monologues du rôle-titre de ***Hamlet*** d'**Ambroise Thomas**, celui du V, "*Comme une pâle fleur*". Juvénile et athlétique, Florent Leroux-Roche campe d'emblée et avec aisance ce personnage rebelle et désespéré, et l'on ne peut que succomber ici à la qualité de son phrasé, à sa droiture stylistique, et à son engagement dramatique. La première partie se referme avec ce même ouvrage, et le trio "*Je veux lire enfin dans sa pensée*", qui réunit le rôle-titre, sa fiancée Ophélie et sa mère Gertrude, et dont la force dramatique ne manque pas de faire son effet sur le public qui adresse aux trois artistes une belle salve d'applaudissements.



Après une pause glaces et boissons bienvenue en cette journée caniculaire (il avait fait jusqu'à 38 degrés dans le Luberon ce jour-là…), la seconde partie commence avec le duo Rigoletto/Gilda ("*Tutte le feste al tempio*") extrait de ***Rigoletto*** de **Giuseppe Verdi**. La Gilda d'Armelle Khourdoïan n'a rien d'une oie blanche, et sa voix large lorgne déjà vers le destin d'une ***Traviata…*** qu'elle entonnera justement peu après ! Car la soprano d'origine arménienne possède une grande voix lyrique, qui convient parfaitement au rôle de Violetta Valery, qu'elle incarne avec beaucoup de pugnacité et d'émotion, en délivrant un déchirant "*E strano…*" et jusqu'à un "*Sempre libera*" tout feu tout flamme, qui emporte l'adhésion du public. Entre les deux airs, le baryton offre le grand air de Renato (dans ***Un Ballo in maschera***) que nous avons déjà évoqué, et auquel il confère la rage et le mordant qu'il appelle, mais aussi la douleur de l'homme bafoué qui se souvient des jours heureux. Il est suivi par le duo extrait des ***Capuleti ed i Montecchi*** belliniens "*L'altar funesto*", avec Armelle Khourdoïan en Juliette et Héloïse Mas en Roméo. La première s'avère être une idéale Giulietta, par son sens aigu du *legato*, de la conduite vocale, la facilité de la vocalise ou encore par une superbe homogénéité de timbre sur l'ensemble de la tessiture, tandis que la seconde est d'une beauté sculpturale, même dans le registre hyper-grave, assumé avec *brio* sans jamais poitriner. Le miracle tient aussi de la pure magie par l'association suave des deux solistes aux timbres parfaitement coordonnés, marqué par une irrésistible pulsion de mort.

La soirée s'achève de manière tout aussi dramatique avec le trio "*Tu ne chanteras plus*" tiré des ***Contes d'Hoffman*** de **Jacques Offenbach**. C'est depuis l'une des fenêtres du château

que la Mère d'Antonia rejoint le duo commencé en contre-bas par la soprano et la baryton, les trois chanteurs unissant leur voix pour atteindre un *climax* dramatique qui prend à la gorge, et soulève l'enthousiasme du public. Pour le remercier, les trois amis leur offre un *bis,* avec l'accompagnement toujours au cordeau de **Vladik Polionov** au clavier, l'air "*La ci darem la mano*" (*Don Giovanni*) entonné à trois (le rôle de Zerlina est indifféremment confiée à une soprano ou une mezzo…), ce diable de Don Giovanni/Florent Leroux Roche pouvant ainsi à loisir… lutiner deux femmes au lieu d'une !…

———————-

Le lendemain, nous retrouvions la pétillante **Héloïse Mas**, sur la ravissante place de l'église du non moins charmant **Village de Lauris**, accompagnée cette fois de l'un des plus grands espoirs du chant français (dans la catégorie "ténor")… le chanteur varois **Valentin Thill** ! Et c'est à un répertoire 100 % consacré au "*petit Mozart des Champs-Elysées*", alias **Jacques Offenbach**, qu'était dévolue cette nouvelle soirée lyrique. Elle débute avec plusieurs extraits de ***La Périchole*** (rôle ans lequel la mezzo française a brillé à Marseille, notamment), dont le fameux "*air de la griserie*", "*Ah que les hommes sont bêtes*", ou encore les airs *"de la prison"* ou *"de l'aveu*"…



La mezzo offre à nouveau au rôle-titre sa voix opulente et corsée, et en plus d'être *glamour* et vocalement glorieuse, on applaudit aussi l'incarnation qui ne laisse pas dans l'ombre ni la fragilité ni le côté fantasque du personnage (en fonction des airs délivrés). Elle forme ainsi un couple plus que crédible avec son amoureux, le jeune (et très attachant) ténor **Valentin Thill**, applaudi dernièrement dans *Iphigénie en Tauride* à l'Opéra de Montpellier. En plus d'incarner un Piquillo éminemment sympathique, le jeune chanteur se montre superbement chantant, fort châtié de style, et s'exprimant dans un français exemplaire. Les deux artistes enchaînent sur le duo de Boulotte et Barbe-Bleue (dans l'opéra éponyme d'Offenbach), "*Vous avez vu ce monument*", dans lequel le ténor, s'inspirant de la fameuse série américaine "*Dexter*", s'enveloppe dans une combinaison en tulle et enfile des gants en plastique, prêt à accomplir son sanglant forfait… Hilarité générale garantie !



Ils poursuivent avec l'oeuvre "sérieuse" du compositeur allemand, les fameux ***Contes d'Hoffmann***, en interprétant tour à tour "*La Légende de Kleinzach*" pour l'un, "*Vous, sous l'archet frémissant*" pour l'autre, avant d'être réunis dans la *Romance* entre Hoffmann et Nicklausse. Vocalement, Valentin Thill livre un chant incroyablement solide, et surmonte aisément – avec *brio* et clarté – la tessiture redoutable de la *chanson de Kleinzach*, le tout dans un français là aussi tout simplement parfait, tandis que la mezzo campe une ardente Nicklausse, au timbre voluptueux et rayonnant dans l'aigu. On retourne ensuite dans l'humour potache avec ***La Belle Hélène***, et ses airs les plus célèbres comme "*On m'appelle Hélène la blonde*" ou "*Au mont Ida*", suivi par le duo Hélène/Pâris : "*Ce n'est qu'un rêve*". Héloïse Mas ne fait vocalement qu'une bouchée de son grand air, avec sa voix ample, admirable de souplesse, et tellement déconcertante de légèreté dans l'aigu. Plus belle que jamais, la mezzo campe ainsi la plus crédible des Hélène, peut-être parce qu'elle met dans la déclamation beaucoup d'autodérision. De son côté, Valentin Thill n'éprouve aucune difficulté dans la tessiture très aiguë qui lui incombe, avec un timbre qui a bien le charme requis par le « *fier séducteur* », en plus d'une diction à faire frissonner de plaisir. Un grand Pâris, plus prince que berger !…

Mais c'est avec un air qui sort du répertoire « offenbachien » qu'ils concluent la soirée, en guise de *bis,* le sublime air (puis duo) "*Mon coeur s'ouvre à ta voix*", extrait de ***Samson et Dalila*** de **Camille Saint-Saëns**, dans lequel la mezzo offre au public sa voix de bronze et de braise conjugués, avec un *legato* parfaitement maîtrisé, jusque dans ces *pianissimi* qu'elle s'autorisent pour souligner tous les contrastes et même les contradictions de son personnage ambigu, avec aussi cette autorité qui s'impose d'emblée, et enfin une sensualité

dramatique dont elle use avec un art achevé pour réduire Samson à sa merci !

Au final, **deux belles soirées lyriques sous le ciel étoilé de Provence** !

_____

CRITIQUE, festival. 27ème Festival Durance Luberon, les 10/8 (Château de Mirabeau) & le 11/8 (Place de l'Eglise de Lauris) 2024. AIRS, DUOS et TRIOS D'OPERAS : Héloïse Mas (mezzo), Florent Leroux-Roche (baryton), Armelle Khourdoïan (soprano), Valentin Thill (ténor), Vladik Polionov (piano). Photos (c) Emmanuel Andrieu.

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi, Ballard, Dowland…

Virtuose du luth, pédagogue et instrumentiste recherché pour de nombreux ensembles sur instruments d'époque, Florent Marie présente à Musique & Mémoire, un programme d'autant plus convaincant qu'il est dans sa conception parfaitement adapté à l'esprit et à la dimension du lieu ; le très intimiste chœur roman de Melisey, joyau patrimonial dont la superbe acoustique est taillée idéalement pour le récital de soliste.



A 11h, le récital accueille le festivalier dans l'un des sites les plus secret et les plus authentiques des Vosges du Sud. Le programme fait un tour d'Europe, offrant un bel éventail des styles et des écritures à l'extrême fin du XVIè, soulignant aussi comment un même air passe d'un pays à l'autre, avec propre à la mode locale, une adaptation esthétique requise. Les Italiens reprennent selon leur propre esthétique les chansons françaises les plus célèbres…
Dans ce bain métissé où se déploie l'éloquente virtuosité du luthiste, une place privilégiée,- naturelle au regard de la grande qualité de son écriture, s'affirme peu à peu au profit du compositeur italien méconnu, **TERZI**, compositeur actif au carrefour des XVI et XVII èmes, à la verve jamais facile ni grossière ; au contraire, d'une faconde délicieusement madrigalesque totalement maîtrisée. Chaque développement

mélodique et le choix des airs comme la construction harmonique, accents et effets expressifs semblent sous tendus par un texte dont il faudrait rétablir les paroles. L'articulation souple du luthiste permet de capter le raffinement de Terzi dans son approche personnelle. C'est bien ce luth princier et royal qui affirme ici une élégance et une délicatesse de haute intensité, instrument remarquable en couleurs comme en accent, aussi riche de ce point de vu que le langage parlé.

L'arche musicale ainsi tracée part du classicisme originel, celui de Francesco Da Milano (1497-1543), prince du XVI dont le Ricercar souligne la force poétique.
Les airs à la mode circulent et marquent autant l'imaginaire des composteurs ; ainsi les auteurs célébrés et largement diffusés : Alberto da Mantova (1500-1551) qui adapte selon son goût « Martin menoit son pourceau au marché » de Clément Janequin… Idem pour l'éditeur Pierre Phalèse (1510-1573) qui publie, et assure la diffusion européenne de l'air » je suis déshérité » de Pierre Cadéac.

On découvre alors dans tous son raffinement expressif l'art de Giovanni Antonio Terzi (avant 1570? – après 1620) révélé dans sa Canzona : s'affirme en particulier sa langueur mélancolique, d'une délicieuse suavité. Florent Marie a dédié un récent cd monographique au compositeur italien, démontrant combien il était justifié de le révéler ainsi.
Une même invention se déploie dans deux airs inspirés de danses [balli alemani, settimo et quarto, vers 1599] puis dans la Padovana [danse plus développée] ; cependant que la Toccata souligne cette verve vocale et même linguistique déjà évoquée qui s'impose comme l'une des principales singularités identifiant le dit Terzi. Elle va plus loin encore, affirmant même une surenchère linguistique et une vocalità décuplée d'une expressivité libérée qui force l'admiration.

Pour Musique & Mémoire,
Florent Marie
révèle le madrigalisme de Terzi
dont l'art s'affirme proche de la parole

Le madrigal d'après Philippe de Monte : » Ahí chi mi rompe il sono » se révèle là encore remarquablement articulé et riche de nuances, genre définitivement plus expressif que la chanson française contemporaine. Terzi dans ses diminutions idéalement ouvragées, suit le mot italien, recherche l'expressivité de Philippe de Monte qui est d'origine flamande. À côté de la Toccata le madrigal paraît plus économe et d'une austérité mesurée, plus sobrement suggestive ; une langueur suspendue, résolument secrète et allusive.

La succession des deux airs qui suit éclaire davantage tout ce qui séduit chez Terzi. Comment en partant d'une source française, il en déduit une nouvelle pièce pleine de délicatesse et de séduction madrigalesque. De la source, française, une Courante de Robert Ballard (1570?-après 1650), somptueuse dans sa mesure noble et classique, d'un équilibre solaire, d'une délicatesse extrême, toute en fluidité continue et qui demeure strictement dans son cadre chorégraphique, Terzi déduit une tout autre pièce, traitée de manière italienne et remarquablement madrigalisée. Le jeu du luthiste en éclaire la créativité capable de renouveler l'esprit de la danse du Français en en réinventant la syntaxe vers un flux dont la séduction rythmique et l'articulation de la mélodie sont très proches de la respiration du chant.

De l'air Italianisé de Giovanni Battista della Gostena (1558?-1593?), d'après » Suzanne ung jour » (Roland de Lassus), le luthiste exprime avec justesse la mélancolie sousjacente ; et une équation idéale entre le langage et le

chant. Le luth semble parler et chanter dans ce Lassus des plus populaires. Généreux en découvertes, l'interprète dévoile également la manière de Simone Molinaro (ca.1565-1634) qui fut l'éditeur des madrigaux du poète maudit et assassin, Carlo Gesualdo [Passamezzo – gagliarda].
Enfin la dernière séquence fait la part belle aux anglais, auteurs remarquablement inspirés dont le raffinement mélodique fusionne avec une souplesse rythmique elle aussi nuancée, enivrante.

Contemporain de Terzi, **John Dowland (1562?-1626)** affirme une évidente facilité dans » A fancy » : phrasés naturels, nuances ciselées s'apparentent au chant dans une vocalité détaillée et naturelle. Cependant que les ultimes pièces du programmes : » Lady Hunsdon's Puffe » et « Lady Clifton's spirit » éclairent des sentiments moins naturellement manifestes chez les Italiens : l'humour et le burlesque, d'autant plus mordants qu'ils sont sous les doigts de plus en plus virtuoses de Florent Marie, portés par une vivacité expressive aussi enjouée qu'articulée. On prolongera les délices de ce programme en écoutant les cd : « Musique pour luth de Giovanni Antonio TERZI », et le plus récent, à paraître en septembre 2024 : « John DOWLAND : Sweet Melancholy » (2 cd, édités chez Carpediem records).



Récital de Luth par FLORENT MARIE, dans le Choeur roman de Melisey © classiquenews 2024

CRITIQUE, concert. FESTIVAL MUSIQUE & MÉMOIRE. Melisey, chœur roman, le 4 août 2024. Programme : « L’Italie, Miroir de l’Europe ». FLORENT MARIE, luth Renaissance à 8 chœurs. Giovanni Antonio Terzi, Ballard, Dowland…